

CHAPITRE II

La jeune fille lorgnait son assiette remplie d'un regard dégoûté. Poulet-frites. Elle ferma les yeux et déglutit péniblement. Rien que la vue de la nourriture lui donnait la nausée. Sans parler de l'odeur... Mais il fallait qu'elle mangeât. Elle *devait* manger. Au moins une bouchée. Sa mère avait déjà terminé et attendait, la regardant d'un air soucieux.

— Chérie, ça va ? Tu n'es pas encore malade, tout de même ? Cela fait plus d'une semaine que tu ne manges presque rien...

Les larmes lui montèrent aux yeux. Si seulement elle pouvait l'avalier, cette maudite bouchée ! Ne serait-ce que pour rassurer sa mère ! Cependant, il n'y avait rien à faire, elle savait qu'elle n'en serait pas capable.

— J'ai envie de vomir, se plaignit-elle.

Elle repoussa son assiette. La femme enfouit son visage dans ses mains. Au bout d'un moment, sa fille se rendit compte qu'elle pleurait.

— Maman ? avança-t-elle d'une tout petite voix.

— Pourquoi me fais-tu ça, hein ? Pourquoi ? Tu veux me punir, c'est ça ? Oui ? Mais enfin, pourquoi ? Tu ne crois pas que j'ai assez souffert ? Pour moi aussi, ça a été dur ! Si seulement tu pouvais y mettre un peu du tien... sanglota-t-elle.

La jeune fille reprit son assiette, et saisit une frite, qu'elle mâcha lentement. Puis une autre, et encore une autre. Sa mère releva la tête. Ses yeux bleu-gris étaient cernés de rouge, et ses traits, tirés. Elle essuya ses larmes d'une main tremblante. Ses lèvres fines s'étirèrent en un pâle sourire.

L'autre mangea les trois quarts de ses frites, et la moitié de son poulet, mais malgré sa bonne volonté, elle fut incapable de tout finir. Elle jeta un regard noir à sa mère.

— Ça va ? T'es contente, maintenant ? Ça te conforte dans ton image de la mère parfaite ?

Elle se leva et passa aux toilettes. Virginie, désespérée, l'entendit régurgiter tout ce qu'elle avait avalé.

La jeune fille tendit la main vers le flacon de médicaments, luttant pour garder les yeux ouverts. Elle venait de prendre deux somnifères, et leur effet commençait sérieusement à se faire sentir. Le bouchon soigneusement serré résistait... Ses mains moites et tremblantes n'en venaient pas à bout. Des larmes de rage perlèrent aux coins de ses grands yeux embrumés. Enfin, le bouchon céda et elle poussa un profond soupir. Alors qu'elle s'appêtait à avaler ses capsules quotidiennes, elle arrêta son geste, soudain incertaine. Jetant un regard méfiant aux deux petits comprimés blancs dans sa main encore rouge et légèrement luisante, elle hésita.

— *C'est bien, chérie. Ne les laisse pas t'avoir. N'as-tu pas compris ce qu'ils attendent de toi ? Tout ce qu'ils cherchent à faire, c'est te droguer, te mettre hors d'état de nuire. Pour pouvoir fouiller dans ton âme.*

Elle ferma les yeux un instant, puis les rouvrit. Les comprimés, dans sa main, semblaient presque auréolés d'une drôle de lumière bleutée. Vive. Aveuglante. Elle détourna le regard. Le miroir, au-dessus du lavabo, lui renvoyait son image. Mèches noires crasseuses pendant sur un long visage émacié d'une pâleur de mort — *charmant contraste*. D'immenses yeux troubles, effrayés. Un air de bête traquée. Elle mordit sa lèvre inférieure jusqu'au sang et remit les médicaments dans leur flacon.

— Tu as raison, décréta-t-elle. Ils ne m'auront pas.

Elle referma l'armoire. Encore une fois, elle dut affronter son double, et eut la soudaine envie de lui cracher au visage. *Mais pourquoi ?* Ce n'était pourtant qu'un stupide miroir ! Elle resserra ses bras autour de sa poitrine et baissa les yeux.

Sa mère entra dans la salle de bains. Elle avait travaillé toute la journée, passé des coups de fils aux quatre coins du monde. Le lendemain, elle partait pour la Namibie, et ne reviendrait pas avant dix jours. Mais elle lui laissait un numéro où la joindre, il ne fallait surtout pas qu'elle hésitât à appeler...

La jeune fille lui jeta à peine un regard. Après tout, qu'est-ce qu'elle espérait, celle-là ? Son pardon, peut-être ? Aucune parole ne pourrait jamais effacer son acte. Car tout était arrivé par sa faute. À elle seule. L'autre la détailla d'un œil critique et soupira. Sa fille était trop maigre. Bien trop maigre.

— Chérie, je crois que je vais prendre rendez-vous chez le médecin, pour toi. Tu dois couvrir quelque chose, ce n'est pas normal. Tu as pris tes médicaments ?

Rien à foutre de ton médecin ! Et tes stupides médicaments, tu sais ce que j'en fais ? Tu ne vois pas que tout ce que je veux, c'est crever, hein, tu le vois pas, ça ? "Votre fille se laisse mourir, Madame Jendel", voilà ce qu'il va dire, ton médecin ! "Ah bon ? Vous me faites une ordonnance ? Le traitement sera coûteux ?" Je te verrais bien répondre ça... Mon seul remède, c'est toi qui l'as tué !

— Oui Maman, je les ai pris, s'entendit-elle dire, presque à contrecœur.

Sa mère hocha la tête d'un air pensif. Elle passa sa main dans ses courtes mèches brunes et dévisagea la jeune fille.

— Ce n'était pas ma faute, déclara-t-elle. Il faut que tu arrêtes de m'en vouloir comme ça. On ne peut pas changer le passé. Je sais que c'est dur, mais la vie continue quand même. On doit faire avec, ma chérie.

— Non, tu ne peux pas comprendre, rétorqua l'autre. Jamais tu ne pourras comprendre.

— Comment peux-tu dire une chose pareille ? ! s'écria-t-elle. Crois-tu donc être la seule à souffrir ainsi ?

La colère faisait monter le rouge à ses joues. Elle se mit à pleurer. Sa fille passa à côté d'elle, indifférente. Elle traversa le couloir et claqua la porte de sa chambre.

— Et lave-toi les cheveux, lui cria sa mère entre deux sanglots, avant de se laisser tomber à genoux sur le carrelage froid de la salle de bains.

Dès qu'elle se réveilla, elle sut que quelque chose d'anormal était arrivé. Une odeur de parfum flottait dans la pièce. *Un parfum qu'elle connaissait.* La jeune fille se redressa totalement, et scruta la demi-pénombre, les yeux encore à moitié fermés. Un coup d'œil avec son ours en peluche la rassura quelque peu : l'échange ne s'était pas reproduit. Mais un éclat de lumière attira son regard. Elle se pencha, et vit qu'un collier d'argent pendait au cou de la peluche.

— Oh non, oh non, je vous en prie, mon Dieu, pas ça, pria-t-elle, fermant ses paupières.

Sur la chaîne était passée un étrange pendentif, semblant brisé sur l'un des côtés. Les yeux toujours clos, la jeune fille tâtonna, pour retrouver le même autour de son propre cou. À l'instant, elle eut envie de disparaître, de se cacher sous ses draps comme elle le faisait étant enfant, avec l'espoir un peu naïf qu'on ne la remarquerait pas. Ce n'était pas du parfum, cette senteur bizarre. C'était l'odeur de la Mort. Elle en était certaine.

— *Elle vient chercher sa vie, je te l'avais bien dit. Tu croyais pouvoir t'en tirer ainsi ?*

— Non, je ne te crois pas ! Elle ne peut pas me faire ça !

— *Ah non ? Et pourquoi donc ?*

— Elle est morte, tu le sais bien, et les fantômes...

Elle s'arrêta soudain.

— *Oui ?*

— Les fantômes, *ça n'existe pas !* s'exclama-t-elle à voix haute, comme pour tenter de chasser l'oppressante sensation de terreur qui s'était emparée d'elle.

— Non, les fantômes, ça n'existe pas, ça ne peut pas exister, ce n'est pas possible, se répétait-elle pour se rassurer. Il doit y avoir une explication logique à cela !

— *Comme pour ton ours, j'imagine*, se moqua la voix.

— Comme pour mon ours, oui, exactement. C'est ma mère, je suis sûre que c'est ma mère qui a fait ça ! affirma-t-elle. Elle se doute de quelque chose !

Elle repoussa violemment les couvertures et se leva. Tout tourna autour d'elle, et sa chambre fut brusquement inondée de lumière. La jeune fille se rattrapa au montant de son lit, pour empêcher ses jambes de céder sous son poids. Son cœur battait à tout rompre, et elle tentait de reprendre son souffle à grand-peine.

— Mes médicaments, lâcha-t-elle. Il faut que je prenne mes médicaments !

— *Non, petite malheureuse ! Tu ne veux quand même pas les laisser gagner ?!! Dès qu'ils te jugeront assez faible, ils vont se servir de toi ! Tu ne vois pas ce qu'elle attend ? Que tu t'écroules ! Que tu ré pares enfin ce que tu as fait ! Elle veut prendre ta place !*

La jeune fille chut sur le sol, le visage dans ses mains. Pour la première fois depuis des jours, elle laissa ses larmes couler librement le long de ses joues creuses...

— Mais je n'en peux plus ! J'ai si peur ! Si tu savais ce que j'ai peur ! Crois-tu qu'elle me laissera en paix si je lui dis que je regrette ?

Le silence fut sa seule réponse. La jeune fille commença à paniquer. Elle releva les yeux, le menton tremblant.

— Non ! Ne me laisse pas ! Reviens ! implora-t-elle. Je ne veux pas que tu m'abandonnes ! Pas maintenant ! Je t'en supplie !

Au bout de quelques minutes, elle se releva lentement et essuya ses larmes. Puis, elle passa dans la salle de bains et enclencha la douche. L'eau brûlante sur sa peau lui faisait presque mal, cependant, la souffrance était son unique amie dans ce bas monde. Elle, au moins, lui rappelait sa misérable existence. Lui rappelait qu'elle vivait, qu'elle n'était pas *que* l'ultime produit de son imagination. Depuis quelque temps, elle avait commencé à voir *des choses*. Des formes qui s'approchaient d'elle à vive allure, et l'aveuglaient de leur intense lumière, d'abord. Puis des visages. Dans les miroirs, ce n'était plus son image, qu'elle contemplait, mais celle d'une autre. Quelques jours plus tôt, en faisant les courses, elle avait cru l'apercevoir, au détour d'un rayon. Cela lui avait glacé le sang, même si elle savait pertinemment que c'était impossible. Elle devenait folle. Totalement. Et aussi étrange que cela pût paraître, cela ne la touchait pas autant qu'elle l'aurait pensé. Dorénavant, elle observait tout avec un léger recul, comme si elle-même ne faisait déjà plus partie de ce monde. C'était un peu le cas, d'ailleurs.

Ses cheveux étaient sales, sa mère avait raison. Cela devait bien faire près d'un mois qu'elle ne les avait plus lavés, tout juste brossés. Sa tignasse emmêlée ressemblait à tout, sauf à la magnifique chevelure qu'elle arborait antan. Le shampoing lui demanda presque une heure. Lorsqu'elle fut douchée, elle était littéralement épuisée. Mais pour rien au monde ne serait-elle retournée dormir dans cette chambre qui empestait ce parfum... Ce parfum qu'elle ne connaissait que trop. Et la chambre de sa mère la mettait tellement mal à l'aise ! Toutes ces photographies, ces souvenirs qu'elle aurait voulu oublier...

La jeune fille préleva deux comprimés de ses médicaments et alla les cacher dans une boîte, qu'elle relégua au fond de son armoire, Il y avait déjà un peu plus d'une semaine qu'elle agissait ainsi. Sa mère était trop maligne pour ne pas se rendre compte que le flacon ne se vidait pas.

Elle mourait de froid malgré la chaleur presque étouffante de l'air. Son pull à longues manches n'y changeait rien. Elle aurait souhaité plus que tout se réfugier à nouveau dans le cocon douillet de son lit, s'emmitoufler dans ses draps et se rendormir, mais elle ne pouvait pas rester dans l'appartement, l'atmosphère y était bien trop pesante.

Hésitant quelques secondes, elle se décida tout de même à sortir un peu. L'air frais lui ferait du bien, et ce malaise qui la gagnait progressivement disparaîtrait peut-être. Et puis surtout, elle avait besoin d'écrire...

Cher journal,
Je n'en peux plus ! Pourquoi le Seigneur m'a-t-il abandonnée ainsi ? Chaque matin, je me réveille avec la peur de devoir affronter encore un autre jour. Et avec l'espoir que ce sera le dernier. Ma mère m'en veut. Tout le monde m'en veut. Ils ne comprennent pas. Toutes ces visions qui me harcèlent, je ne peux plus les supporter. J'aimerais hurler au monde que ce n'est pas ma faute. Ce n'est pas ma faute ! Je n'ai rien fait, moi. Et je ne peux rien leur dire. Rien. S'ils savaient, ils penseraient que je l'ai fait exprès. Que j'ai profité de la situation. C'est ce que pense Magali, en tout cas. Mais c'est faux, et je le sais bien ! Ça ne peut pas être vrai ! Jamais je n'aurais fait une chose pareille. S'ils me connaissaient vraiment, ils s'en rendraient compte ! Je l'aimais, moi. Et elle m'aimait ! Jamais je ne lui aurais voulu du mal. Si seule ma mort peut effacer le poids de ce prétendu péché, alors oui, je veux bien mourir. Je le souhaite même de tout mon cœur. Mais par pitié, Seigneur, faites que tout cela cesse. Je n'arrive plus à vivre avec cette peur qui me dévore. Libérez-moi, je vous en supplie. Libérez-moi...

Ses mains tremblaient, et des taches lumineuses dansaient sous ses yeux. Elle avait un mal fou à rester éveillée. Ce devait être l'effet des somnifères qu'elle avait avalé la veille au soir. Sa tête était si lourde ! Finalement, elle ferait peut-être mieux de rentrer, atmosphère oppressante ou pas. Il fallait qu'elle dormît. Elle avait tellement sommeil...

Elle se releva, son journal à la main, et fit quelques pas, lentement, avant de s'écrouler sur le sol.

Elle était bien. Vaguement, des voix lui parvenaient à travers le voile de sa semi-inconscience. Elle n'arrivait pas à comprendre ce qu'elles disaient, mais cela lui importait-il vraiment ? Quelque chose de froid était posé sur son front, et apaisait un peu son mal de crâne. Elle aurait voulu ouvrir ses yeux, cependant, ses paupières refusaient de lui obéir. Peut-être était-ce mieux ainsi, après tout. Au bout d'un moment, elle se rendit compte d'un goût âcre dans sa bouche. Le goût du sang. Cela acheva de la tirer de sa torpeur, et elle reprit tout à fait conscience.

Une femme était penchée au-dessus d'elle. La jeune fille tenta de se redresser, néanmoins, l'autre l'en empêcha.

— Reste allongée, petite. Tu as soif ?

Elle hocha la tête lentement, regardant tout autour d'elle, étonnée. Elle ne reconnaissait pas l'endroit, et se demanda où elle pouvait bien se trouver. Elle ne se souvenait pas d'être allée où que ce fût, pourtant... La femme lui tendit un verre d'eau, qu'elle saisit d'une main tremblante. Elle avala quelques gorgées, pour faire disparaître ce goût de sang qu'elle détestait tant. Sa respiration se fit un peu moins sifflante.

— Ça va ? Tu te sens mieux ? s'enquit la femme.

La jeune fille ne répondit pas, perdue dans la contemplation de son pull taché de sang. Elle leva vers l'autre ses grands yeux perplexes.

— Tu as saigné du nez, expliqua-t-elle.

Elle sourit, et lui caressa gentiment la joue. L'autre se laissa faire, surprise ; elle n'avait pas l'habitude qu'on la touchât ainsi. Elle voulut s'asseoir, et cette fois, la femme ne s'y opposa pas.

— Qu'est-ce qui m'est arrivé ?

— Tu es tombée dans les pommes, et nous t'avons amenée ici, pour que tu sois un peu au frais. Tu n'aurais pas dû rester aussi longtemps en plein soleil, lui reprocha-t-elle.

La jeune fille avait l'étrange impression d'avoir déjà vu la femme quelque part. Son visage lui était familier... Soudain, elle se souvint. Elle lui avait souri, un mois plus tôt, au supermarché. Cela la rassura.

Un homme entra dans la pièce et vint s'asseoir dans un fauteuil en face d'elles. Elle ne put plus détacher son regard de lui. Son cœur battait la chamade, à la vue de ses yeux gris et de ses cheveux si semblables aux siens.

— Comment t'appelles-tu ? demanda-t-il.

— Margaret, souffla-t-elle. Elle se mordit la lèvre et baissa les yeux.

— Moi, c'est Johanne, fit la femme. Et voici mon mari, Michael.

Michael... Elle aurait pourtant parié sur Oliver... À présent, elle n'osait plus le regarder en face. Il la mettait si mal à l'aise !

— C'est gentil de vous être occupés de moi, déclara-t-elle. Je vais partir, maintenant, je ne veux pas vous déranger plus longtemps...

Le fait qu'elle n'avait pas la moindre idée de l'endroit où elle se trouvait n'effleura même pas son esprit, et elle se releva d'un coup. Elle fit quelques pas, et dut se rattraper au dossier d'un fauteuil, pour ne pas tomber à nouveau. Johanne se précipita sur elle.

— Tu dois te reposer, ordonna-t-elle. Je ne te laisserai pas repartir comme ça. Si tu veux, je passe un coup de fil à tes parents, pour les rassurer.

— Pas la peine... Il n'y a personne chez moi.

Margaret dut se rasseoir. Méfiante, elle lança un regard désespéré vers la porte. Puis, elle se mit à fixer le parquet.

— Tu as faim ? demanda Johanne.

— Non. Vous êtes sûre que vous ne voulez pas que je parte ? Ça va beaucoup mieux, maintenant. Je me suis levée un peu vite, c'est tout !

— Puisque tes parents ne sont pas chez toi, tu peux bien rester un peu ici, n'est-ce pas ? Je préfère que tu te reposes encore une dizaine de minutes.

La jeune fille soupira. Michael lui sourit, et elle n'osa pas dire non.

— Jo est infirmière, lui expliqua-t-il. Tu es sûre que tu ne veux rien manger ? Tant pis. Où habites-tu ?

Margaret déclina son adresse.

— Eh bien, comme ça, nous sommes voisins, fit Johanne. Nous habitons au troisième étage.

— Nous avons emménagé début avril, ajouta Michael.

— Ma mère et moi, nous sommes là depuis la fin du mois de mai, avança la jeune fille. Je ne connais encore personne.

— Et ta mère, elle rentre quand ? s'enquit la femme

— Dans quelques jours. Elle est en Namibie, pour son travail.

— Mais alors, tu es toute seule chez toi ? Quel âge as-tu ?

— Quinze ans, répondit-elle.

Johanne eut du mal à cacher son étonnement. Mais la jeune fille avait l'habitude que les gens réagissent ainsi. Elle paraissait bien plus jeune.

— Et ta mère te laisse toute seule comme ça souvent ? demanda Michael, fronçant les sourcils.

— Oui, bien sûr ! Elle est déléguée médicale chez Hermes Medicines. Elle voyage tout le temps. Mais ça ne me dérange pas.

— Est-ce que... Veux-tu rester manger avec nous, ce soir ? proposa Johanne.

Son mari lui jeta un regard bizarre, puis fixa Margaret. Elle baissa les yeux.

— *Dis oui ! Qu'est-ce que tu as à perdre ?* commença la voix. *As-tu vraiment envie de te retrouver dans ton appartement, toute seule ? Et puis, ce serait l'occasion de te faire des amis !*

— Je ne sais pas trop, fit la jeune fille. Je ne voudrais pas vous déranger... Je ne mange pas grand-chose, en plus, alors...

— Ça ne nous dérange pas, puisqu'on te le propose, dit Johanne. Tu aimes la pizza ?

Elle hochait la tête. Et regretta d'avoir accepté presque aussitôt. Mais elle ne pouvait décemment revenir sur ses mots. La femme l'entraîna avec elle dans la salle de bain, et elle ne put s'empêcher d'être soulagée. Soulagée d'échapper enfin au regard de Michael. Au supermarché, déjà, la façon dont il avait posé ses yeux sur elle lui avait glacé le sang. La jeune fille se rendait bien compte que l'homme n'y était pour rien : elle le connaissait à peine ! Cependant, il lui rappelait tellement celui qu'elle aurait voulu oublier... Il n'y avait rien à faire, son fantôme la poursuivrait sans doute pendant de longues années encore...

En voyant son reflet dans le miroir, Margaret faillit hurler : le bas de son visage et son cou étaient couverts de sans à moitié séché. De larges taches sombres s'étaient étalées sur son pull. Johanne lui tendit un gant de toilette.

— Tiens, je pense que tu aimerais te débarbouiller un peu. Je vais te chercher un de mes T-shirts.

L'eau légèrement teintée de rouge s'étalait à ses pieds. La jeune fille enfouit son visage dans ses mains en sanglotant.

— *Ce n'est rien, Maggie. Ce n'est que du sang ! Ça va partir !*

— *Mais ça ne s'arrête pas ! Il m'a certainement déchiré quelque chose à l'intérieur... J'ai si peur ! Ça me fait tellement mal... J'ai l'impression que je vais mourir...*

— *Non, tu ne vas pas mourir. C'est moi qui vais aller le tuer, par contre... Comment a-t-il pu s'en prendre à toi ?!! Le pourri, il va payer pour ce qu'il t'a fait, je peux te le jurer.*

Le sang avait taché le gant de toilette, et Margaret avait beau frotter, les marques rougeâtres ne disparaissaient pas. Son visage irrité par le tissu avait pris une teinte rosée, mais au moins, sa peau était propre, à présent. Johanne revint avec un T-shirt vert.

— Enlève ton pull, Margaret. Je te le laverai, proposa-t-elle.

Elle sortit et la laissa seule. Lentement, la jeune fille ôta son pull, dévoilant son bras gauche couvert de cicatrices. Le débardeur qu'elle portait en dessous était taché lui aussi, et elle s'en débarrassa. Un peu réticente, elle mit le T-shirt de Johanne. Elle laissa ses propres affaires sur le rebord de la baignoire, et s'apprêtait à rejoindre les deux autres au salon, lorsqu'elle entendit qu'ils parlaient d'elle. Après une seconde d'hésitation, elle colla son oreille à la porte, et écouta...

— ... qu'une gamine, Michael ! Et elle est toute seule ! Tu ne vois donc pas qu'elle ne va pas très bien ? Qu'est-ce que je devais faire ? La laisser sur le sol, en plein milieu du talus ?

— Non, bien sûr, mais tu n'étais pas obligée de l'inviter à manger ! Elle habite deux étages au-dessus ! Tu aurais pu simplement la raccompagner chez elle !

— Pour qu'elle tombe dans les pommes deux minutes après ? Je ne te comprends pas, Mike. Tu n'es pourtant pas si égoïste, d'habitude !

Il soupira, et baissa la voix.

— Ce n'est pas ça, chérie. C'est juste que... elle me met mal à l'aise, c'est tout ! Excuse-moi, c'est vrai que j'ai réagi comme un idiot. Bien sûr que tu as eu raison de lui demander de rester, je suis vraiment désolé...

Margaret ouvrit la porte et sortit de la salle de bain. Ainsi, lui non plus n'était pas à l'aise en sa présence ? Etrange...

— *Remarque, tu aurais pu t'en douter, vu la façon dont il te fixait tout à l'heure,* fit la voix. *Mais ne t'inquiète pas, ça passera. J'espère juste pour toi qu'il n'est pas comme l'autre...*

Johanne lui sourit, quant à son mari, il paraissait déjà un peu moins distant. La jeune fille cachait son bras gauche du mieux qu'elle le pouvait, cependant, elle savait bien qu'à un moment ou à un autre, les deux finiraient bien par remarquer les affreuses cicatrices.

— Ça va mieux ? s'enquit la femme.

— Oui, merci beaucoup.

Sa fatigue avait diminué, et elle avait cessé d'avoir froid. L'appréhension nouait son estomac, néanmoins, cela ne l'inquiétait pas tellement : elle ne s'était jamais sentie vraiment détendue dès qu'elle se trouvait avec des étrangers. Et puis, elle ne regrettait plus d'avoir accepté de rester : pour une fois qu'il lui arrivait quelque chose d'intéressant ! Quand elle raconterait ça à Magali...

Chaque nouvelle bouchée était une torture. Margaret avait mal au ventre, mais se forçait à manger, pour faire plaisir à Johanne. Pourtant, il lui semblait que la part de pizza restante ne diminuait pas. Les deux autres avaient presque terminé, et elle n'en était encore qu'à la moitié.

— Tu as eu un accident ? demanda Johanne, en montrant son bras.

— Oui. Un accident de voiture, il y a quelques mois. Je suis passée à travers la fenêtre, expliqua-t-elle. Mais heureusement, je n'ai gardé de cicatrices que sur le bras.

Elle ferma les yeux un instant, se remémorant avec effroi le crissement des pneus de l'autre voiture, avant le choc, la tôle froissée, l'ambulance...

— Tu as eu de la chance, fit Michael. Tu aurais certainement pu être tuée.

— *Parce que vous pensez que c'est une chance de vivre comme ça ?* avait-elle envie de lui répondre. Mais elle se contenta de hocher la tête en silence.

Elle prit une nouvelle bouchée de sa pizza. Une de trop. Elle se précipita à la salle de bain, devant les yeux étonnés de Johanne et Michael, et vomit le peu qu'elle avait avalé.

— Je crois qu'elle est anorexique, chuchota la femme.

— Comment ça ?

— Tu as vu comme elle est maigre ? Dès que nous l'avons amenée ici, je m'en suis doutée. C'est pour cela que je lui ai proposé de rester dîner, expliqua-t-elle. D'après ce que j'ai compris, sa mère ne doit pas tellement s'occuper d'elle. Je vais aller lui parler.

Margaret était assise sur le sol, la tête entre ses mains, secouée de sanglots. Johanne vint la rejoindre et l'attira contre elle. La jeune fille se blottit dans ses bras en reniflant.

— Je suis désolée, hoqueta-t-elle. Je ne voulais pas... la pizza était bonne, pourtant !

— Ce n'est pas grave, Margaret. Tu ne manges rien, quand tu es toute seule, n'est-ce pas ?

— Si, des fois... Je sais que je devrais manger un peu plus, mais la nourriture me rend malade.

— Combien pèses-tu ? demanda la femme.

— Je... Je ne sais pas. La dernière fois, je faisais quarante-sept kilos, mais je pense que j'ai dû perdre un peu de poids...

Johanne se releva, et lui tendit la main. L'autre la prit et se mit debout. La femme la fit monter sur une balance.

— Effectivement, tu as perdu "un peu de poids", comme tu dis, marmonna-t-elle. Trente-huit. Neuf kilos. C'est beaucoup, tu ne crois pas ? Tu mesures combien ?

— Un mètre cinquante-quatre. Dites, c'est une visite médicale, ou quoi ? murmura-t-elle à travers ses larmes.

— Ecoute, Margaret, il faut que tu manges. Et quand je dis manger, je ne te demande pas de passer de deux yaourts par jour à trois. D'accord ?

— Je ne suis pas sûre d'y arriver, se plaignit-elle.

— Tu *dois* y arriver, insista Johanne, il en va de ta santé.

— J'essaierai, promit-elle en essuyant ses pleurs du revers de la main.

— Allons retrouver Michael, fit-elle.

Elle passa son bras autour de ses épaules. Margaret leva vers elle ses yeux embués de larmes et lui sourit.

— *C'est dingue*, se dit Johanne. *Elle a les yeux de Michael... C'est un signe du destin, sans aucun doute. Pauvre gosse. Elle semble avoir tellement besoin d'affection ! Mais maintenant, je vais bien m'occuper d'elle. En espérant qu'il ne soit pas déjà trop tard...*